

Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 44 (1996)

Artikel: Is small really beautiful?
Autor: Jelmini, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IS SMALL REALLY BEAUTIFUL?

Par Jean-Pierre Jelmini¹

Je ne sais s'il faut y voir une avancée précoce des scléroses de la vieillesse, le passage obligé d'une évolution ou, *a contrario*, le signe précurseur d'une amorce de sagesse, toujours est-il que plus s'accumulent mes années de pratique dans un musée provincial d'art et d'histoire aux collections encyclopédiques, plus je me prends à rêver de me retirer dans un petit cabinet de rien du tout où je n'aurais à connaître que d'un seul type d'objets, bien à mon goût et en nombre suffisamment restreint pour qu'il soit possible à un conservateur moyennement doué et normalement appliqué d'en faire le tour. Il suffit que je m'abandonne à la douce torpeur de cette chimère pour que s'esquissent les contours de cet heureux séjour.

Finie enfin la douloureuse obligation de «surfer» sur les connaissances, de se faufiler entre savoir et supposition, de balancer entre certitude et intuition, de tergiverser entre raison et instinct! Eloignée pour une heure l'épuisante omniscience que vos concitoyens vous supposent parce que les hasards de la vie locale vous ont placé, comme un hobereau tout puissant, à la tête d'un véritable capharnaüm d'objets où se mêlent en de surprenantes promiscuités de somptueux hanaps de vermeil et des fragments de la colonne Vendôme (qu'un obscur compatriote – persuadé de faire ainsi passer sur sa terre natale le souffle de l'histoire – ramassa fièrement le 16 mai 1871 pour l'envoyer de Paris à son musée communal), une mèche aride et carcinomateuse subtilisée à l'orée de la calvitie de Napoléon et de fiers étendards du service étranger, de luxueuses tabatières d'or et de ravissants et fantasmagoriques peignes d'écaïlle blonde, des montres de carrosse aux heures mortes et des bahuts de mariage plus lourds de trousseaux de satin que d'illusions amoureuses, des chartes de franchises, des brevets de noblesse et des lettres de cachet, des verres et des miroirs de Venise où ni Casanova ni aucune de ses conquêtes ne burent ni ne se mirèrent jamais.

Finie aussi, l'insupportable contrainte de grappiller, çà et là dans les innombrables parchets du savoir, quelques grains épars d'histoire, de technologie et de systématique, pour tenter d'en extraire, faute de temps, un maigre verjus tout juste capable d'étourdir les sens d'un abstinent de la culture. Disparue la terrible frustration de devoir, toute affaire cessante, s'arrêter sur l'étroit sentier d'une recherche à peine engagée pour accueillir à grand renfort de sourires et au prix d'une interminable histoire de famille un document

insignifiant mais peut-être gros de dons ultérieurs et conséquemment impossible à négliger sans créer un malheureux précédent dans son petit marquisat. Evanouie encore l'astriktion quotidienne de répondre à une demi-douzaine d'appels téléphoniques pour préciser à tel ou tel que la maison qu'il habite et qui porte ostensiblement la date de 1772 ne remonte pas à la Renaissance, comme l'affirme son voisin de palier «qui lit beaucoup» (mais sans doute mal), pour rassurer tel autre sur le soin attentif qu'on prend à éviter que les archives des vieilles entreprises locales, victimes expiatoires de fructueuses concentrations, ne disparaissent à tout jamais, pour conseiller celui-ci sur le choix d'un bon restaurateur d'horlogerie, refuser à celui-là d'estimer son petit maître hollandais en lui donnant l'adresse d'un antiquaire compétent, le plus souvent avec l'envie fichée au corps de ne plus décrocher le combiné et de se réfugier dans la mythique «tour d'ivoire» du chercheur.

En somme, le comble du bonheur pour un conservateur ne serait-il pas de vivre dans un tout petit musée, dessinant une salle carrée, avec une porte au Nord et trois fenêtres ouvrant sur chacun des autres points cardinaux, par où on verrait (pure hypothèse locale, mais ô combien délicieuse) le plateau suisse, le lac et les Alpes et la ligne du Jura s'effilant vers le couchant. Dans cet écrin – protégé comme une salle blanche de l'industrie contemporaine –, on ne conserverait qu'un unique objet, payé par l'argent public et confié à un conservateur érémitique et solitaire qui remplirait, toujours et toujours – d'un commentaire égal et sans émotion –, une seule et même fiche sans cesse plus dense et plus riche. On n'y recevrait jamais aucun de ces visiteurs importuns qui, sous prétexte de goût et de curiosité pour le beau, exigent la présence de toute une structure d'accueil, touchent à tout et font de surcroît dangereusement monter le taux d'humidité des salles alors que, de toute façon, ils comprennent si médiocrement le secret des choses. On ne donnerait pas de renseignements et on n'aurait à ménager ni la sensibilité des descendants des donateurs anciens ni la susceptibilité des hypothétiques donateurs futurs.

On éviterait bien sûr avec soin d'y créer un bureau pour un éventuel collègue dont les avis personnels fort sujets à caution – on frise le pléonisme – menaceraient de perturber les sereines certitudes acquises. Plus jamais d'articles à écrire et à justifier par d'innombrables citations supposées prouver que vous faites confiance à des chercheurs que

vous ne connaissez même pas, mais dont les opinions se trouvent en l'occurrence corroborer les vôtres. Partant, plus de publications que des inconnus ne manqueraient pas de piller honteusement – sans même vous citer – quand l'occasion s'en présenterait favorablement pour eux. Plus de colloques à honorer d'une communication, d'abord parce que plus personne ne vous solliciterait, mais surtout parce que, dans l'absolu, il est infiniment plus sage de ne jamais parler de ce qu'on a et de ce qu'on sait, de façon à ne créer chez les autres ni l'envie de posséder ce qui est à vous, ni la jalousie du savoir que vous avez accumulé. Matthieu, (chap. 7, verset 6) en parle très judicieusement dans une forte métaphore où il est question de chiens, de perles et de pourceaux!

Vous auriez aussi, dans le corps des édiles locaux, un directeur ravi que vous ne lui demandiez jamais rien. Juste quelques frais annuels de ligne téléphonique pour vous brancher sur les banques de données indispensables à vos insondables méditations scientifiques, une «cyberthèque» coûtant infiniment moins cher et surtout prenant infiniment moins de place que toutes les espèces de «-thèques» existantes; mais nul crédit d'achat, nul budget d'expositions, nuls moyens pour engager des collaborateurs, cette endémique engeance si étrangement prisée par les gens superficiels qui travaillent dans les collections encyclopédiques des musées d'art et d'histoire et qui sont toujours à se plaindre d'avoir trop à faire pour pouvoir envisager sérieusement de commencer leur travail. N'est-ce pas là le moyen le plus élégant d'éviter à tout jamais les incessants et laborieux conflits entre intérêts politiques et projets culturels? Car on manquerait pas de créer à l'avenant des compagnies de théâtre à un acteur jouant devant un miroir, des cinéastes qui ne feraient que des repérages, des musiciens qui n'aligueraient que des gammes pour entretenir leur doigté.

Alors, certains soirs, dans la lumière triomphante du soleil couchant qui emplirait son musée (ou son mausolée?), le conservateur fou et heureux se commenterait à lui-même, dans la perspective de ses ultimes découvertes, la visite de son objet dont il oserait enfin se parler en toute quiétude d'âme, parce qu'il serait seul à tout savoir de lui. Dans la maison voisine, un espoir du théâtre classique interpréterait Hippolyte sans avoir la réplique d'aucune Phèdre, et dans le lointain on entendrait une jeune violoniste se donner en concert à elle-même et sans une bavure le *Moto perpetuo* de Paganini.

«C'est l'Eternité qui règne, une éternité de délices!»
«Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte..., c'est un huissier qui...» (Baudelaire, *La chambre double*) m'annonce l'arrivée inopinée d'un chercheur de passage. Sur mon

bureau attendent des demandes de crédit, des questions de généalogistes, des projets d'exposition à affiner, des candidatures de stagiaires à trier, des articles à écrire, des rendez-vous à honorer, des épreuves à corriger, des remerciements à signer, des dossiers à classer, des colloques à organiser, des conseils à demander à des collègues, des animations à préparer, des dépenses à justifier, des objets à inventorier... Bref tout ce qui fait le quotidien d'un homme qui a la chance d'avoir du travail et le privilège de faire le métier qu'il aime.

Alors, à peine ébroué de ma rêverie, je me lève pour aller, souriant, à la rencontre de l'importun qui, sait-on jamais, va peut-être me poser un problème original et encyclopédique pour lequel je saurai sans aucun doute retrouver, nourri d'un quart de siècle d'expérience – ou malgré cela –, un enthousiasme tout neuf.

Note:

- 1 Conservateur du département historique du Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel